

Marx, Heine et le matérialisme de l'âge classique

Gerhardt Stenger

▶ **To cite this version:**

Gerhardt Stenger. Marx, Heine et le matérialisme de l'âge classique. Marie-Hélène Quéval. Orthodoxie et hétérodoxie. Libertinage et religion en Europe au temps des Lumières, Université de Saint-Étienne, pp.199-212, 2010, 978-2-86272-546-8. hal-04027429

HAL Id: hal-04027429

https://nantes-universite.hal.science/hal-04027429

Submitted on 13 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Gerhardt STENGER

MARX, HEINE ET LE MATÉRIALISME DE L'ÂGE CLASSIQUE

I

En 1886, Friedrich Engels rédige un compte rendu critique d'un ouvrage consacré au philosophe allemand Feuerbach, dans lequel il oppose, dans la tradition de son ami Marx, le matérialisme à l'idéalisme comme étant les deux positions fondamentales à l'égard du problème central de la philosophie, celui du rapport de la pensée à l'être. Qu'est-ce qui est premier, la matière ou l'idée, l'être ou la pensée, la nature ou l'esprit ?

> Selon la façon dont ils répondaient à cette question, les philosophes se divisaient en deux camps distincts. Ceux qui affirmaient le primat de l'esprit par rapport à la nature, et qui admettaient, par conséquent, une création du monde, de quelque espèce que ce fût […] ceux-là constituaient le camp de l'idéalisme. Les autres, qui considéraient la nature comme l'élément primordial, appartenaient aux différentes écoles matérialistes[1].

Le matérialisme, poursuit Engels, a parcouru plusieurs stades au cours desquels il a changé de forme. Celui de l'âge classique était essentiellement mécanique et anhistorique, car ses tenants ignoraient l'évolution :

> Le matérialisme du siècle passé était en grande partie mécanique, parce qu'à cette époque, de toutes les sciences naturelles, seule la mécanique, et encore seulement celle des corps fixes, célestes et terrestres, bref, la mécanique de la

1. F. Engels, Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande. Suivi des Thèses de Marx sur Feuerbach et de Matérialisme et dialectique chez Marx, traduction, introduction et index de M. Ollivier, Paris, Les Revues, 1930, p. 52-53.

> pesanteur, était arrivée à un certain résultat. […] Pour les matérialistes du XVIIIe siècle, l'homme était une machine, tout comme l'animal pour Descartes. Cette application exclusive de la mécanique à des phénomènes d'ordre chimique et organique, chez lesquels les lois mécaniques agissaient assurément aussi, mais étaient rejetées à l'arrière-plan par des lois d'ordre supérieur, constitue une étroitesse spécifique, mais inévitable à cette époque, du matérialisme français classique[2].

En inscrivant les matérialistes de l'âge classique dans la catégorie réductrice du « matérialisme mécaniste », Engels a non seulement contribué à les discréditer, mais il a fait croire aussi et surtout qu'il s'agissait d'une philosophie dépassée par un matérialisme ultérieur, donc supérieur :

> Pour la première fois, proclame-t-il, on prenait vraiment au sérieux la conception matérialiste du monde, et on l'appliquait d'une façon conséquente à tous les domaines de la connaissance[3].

Certes, le point de départ du matérialisme est bien antérieur à Marx, mais ce matérialisme traditionnel, « prémarxiste » comme on dira plus tard, est demeuré sur le seul plan de l'abstraction théorique. La découverte fondamentale de Marx – la réalité de l'histoire et l'objectivité de ses lois – a permis au philosophe allemand l'élaboration d'un matérialisme plus accompli que celui des philosophes anglais et français qui l'ont précédé dans cette voie. D'Holbach et toute la philosophie naturelle prémarxiste peuvent être congédiés sans autre forme de procès :

> Aujourd'hui, où l'on n'a besoin que de comprendre dialectiquement les résultats des sciences naturelles, pour arriver à un « système de la nature » satisfaisant pour notre époque, où le caractère dialectique de ces rapports s'impose, même contre leur volonté, aux cerveaux des naturalistes ayant reçu une éducation métaphysique, aujourd'hui, la philosophie de la nature est définitivement mise à l'écart. […] La conception dialectique de la nature met fin à toute philosophie de la nature[4]. »

Trente ans plus tôt, Marx avait analysé dans le détail les différentes étapes qui, selon lui, ont mené au matérialisme français du XVIIIe siècle. Celui-ci, lit-on dans *La Sainte Famille* (1845), comporte deux tendances qui d'ailleurs s'entrecroisent et se fondent : « L'une tire son origine de *Descartes*, l'autre de *Locke*[5]. » Marx convoque ce dernier à cause de sa fameuse hypothèse de la matière pensante ; au sujet du premier, il écrit ceci :

> Le matérialisme *mécaniste* français s'est rattaché à la *physique* de *Descartes,* par opposition à sa métaphysique. Ses disciples ont été *antimétaphysiciens* de profession, c'est-à-dire *physiciens*.

2. *Ibid.*, p. 60-61.
3. *Ibid.*, p. 90.
4. *Ibid.*, p. 98 et 122.
5. K. Marx et F. Engels, *La Sainte Famille, ou* Critique *de la critique critique* ; traduction d'Erna Cogniot, présentée et annotée par N. Meunier et G. Badia, Paris, Éditions sociales, 1972, p. 152.

> Cette école commence avec *le médecin Le Roy*, atteint son apogée avec le médecin *Cabanis*, et c'est le médecin *La Mettrie* qui en est le centre. Descartes vivait encore quand Le Roy transposa sur l'âme humaine, – tout comme *La Mettrie* au XVIII^e^ siècle, – la construction cartésienne de l'*animal*, déclarant que l'âme n'était qu'un *mode du corps*, et les *idées* des *mouvements mécaniques*. Le Roy croyait même que Descartes avait dissimulé sa vraie façon de penser. Descartes protesta. À la fin du XVIII^e^ siècle, *Cabanis* mit la dernière main au matérialisme cartésien dans son ouvrage : *Rapports du physique et du moral de l'homme*[6].

Dans l'esprit de Marx, l'histoire du matérialisme se présente de manière linéaire et ascendante, voire téléologique : issu de la philosophie d'Épicure, il compte parmi ses ancêtres modernes Bacon, Hobbes et Gassendi, le « restaurateur » de l'épicurisme[7]. Chez Bacon, la doctrine « fourmille encore d'inconséquences théologiques » ; dans la suite de son parcours, le matérialisme devient « étroit », notamment sous sa forme mécaniste (Hobbes, La Mettrie)[8]. Cette manière de concevoir l'histoire du matérialisme est devenue un véritable tic dans l'historiographie marxiste par la suite. Ainsi lit-on à propos de La Mettrie :

> Il a bénéficié du double courant empiriste et matérialiste qui animait les sciences et la philosophie, il est allé beaucoup plus loin que Locke dans l'application conséquente des principes de l'empirisme, beaucoup plus loin que Descartes dans l'explication de l'homme par les mouvements de la matière organisée[9].

Si La Mettrie a « fait franchir à la philosophie française une étape importante » et ouvert la voie « à tout le matérialisme du XVIII^e^ siècle », ses limites sautent également aux yeux, du moins à tous ceux qui prennent le marxisme comme cadre référentiel indépassable :

> C'est essentiellement le caractère généralement mécaniste de cette philosophie, son caractère métaphysique et son ignorance du devenir social de l'homme[10].

Conclusion :

> Son mécanisme imité de Descartes lui interdit d'admettre complètement l'identité de la matière et du mouvement, et l'absence de vue dialectique lui interdit de comprendre le passage d'une forme de mouvement à une forme supérieure dans la matière organisée[11].

6. *Ibid*. Le Roy est un autre nom pour le philosophe hollandais Regius (1598-1679).
7. Voir *ibid*., p. 153.
8. Voir *ibid*., p. 155-157.
9. M. Bottigelli-Tisserand, préface à La Mettrie, *Textes choisis*, Paris, Éditions sociales, 1974, p. 23.
10. *Ibid*., p. 24-25.
11. *Ibid*., p. 29. Les ravages causés par le concept de matérialisme mécaniste se font également sentir chez J. Roger : « La Mettrie veut rester mécaniste. C'est ce qui l'a empêché de donner franchement le mouvement et la sensibilité à la matière. » Mais La Mettrie fut inconséquent et *sur un point*, cependant, obligé de reconnaître les insuffisances de son mécanisme : « C'est au moment où il voudra expliquer l'instinct des animaux. On le verra alors recourir à Maupertuis, et admettre "une certaine force qui appartient aux plus petites parties dont l'animal est formé" […] Ce qui revient, pour La Mettrie, à avouer l'impuissance du mécanisme sur ce point particulier. », *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e^ siècle*, Paris, A. Colin, 1963, p. 489-490.

Dix ans avant Marx, l'écrivain Heinrich Heine avait déjà présenté sa propre généalogie de la philosophie moderne. Dans *Sur l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne* (1834), il prétend que les élèves de Descartes se sont divisés en matérialistes (Locke, Helvétius, Condillac, d'Holbach, La Mettrie), et idéalistes (Leibniz, Wolff) ; les philosophes français étaient sensualistes, revendiquant les « droits de la matière face aux usurpations de l'esprit » ; les Allemands étaient spiritualistes, car ils « glorifi[aient] l'esprit en s'efforçant de détruire la matière[12] ». Sensualisme et spiritualisme sont ici deux systèmes sociaux, deux manières de penser et de se comporter, alors que les mots matérialisme et idéalisme désignent plutôt deux doctrines concernant l'origine de nos idées (empirisme et innéisme). Selon Heine, les sensualistes français étaient généralement matérialistes, *L'Homme-Machine* étant « l'ouvrage le plus conséquent de la philosophie française[13] ».

La confusion terminologique de Heine a le mérite de montrer qu'au début du XIX^e^ siècle, le mot matérialisme n'a pas encore reçu sa signification actuelle. Comme Marx quelques années plus tard, il part du dualisme cartésien pour définir les deux principaux courants de la philosophie moderne, mais contrairement à Marx, ce n'est pas la physique mais la gnoséologie qui retient son attention. On n'a encore jamais considéré Locke comme l'héritier direct de l'auteur des *Méditations*, sans compter que les noms qu'il cite à sa suite ont tous en commun d'avoir été opposés aux idées innées. Heine reprend peut-être à son compte la suggestion de La Mettrie selon laquelle Descartes n'a eu recours à la distinction des deux substances que « pour faire avaler aux théologiens un poison caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, et qu'eux seuls ne voient pas[14]. » Vu sous cet angle, et abstraction faite du spiritualiste Condillac, la filiation établie par Heine ne paraît pas beaucoup plus fantaisiste que la généalogie proposée par Marx.

Ce souci classificatoire n'est pas propre au XIX^e^ siècle mais se rencontre également… chez La Mettrie[15]. Un siècle avant Engels, l'auteur de *L'Homme-Machine* a nommé les deux grands courants de la philosophie occidentale :

> Je réduis à deux les systèmes des philosophes sur l'âme de l'homme. Le premier, et le plus ancien, est le système du matérialisme ; le second est celui du spiritualisme[16].

12. H. Heine, *Sur l'histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*. Présentation, traduction et notes J.-P. Lefebvre, Paris, Imprimerie nationale, 1993, p. 69. Voir aussi notre étude « Zur Entstehungsgeschichte des französischen Materialismus im Zeitalter der Aufklärung *(nebst kritischen Anmerkungen zu Heines "Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland")* », J. Kruse, B. Witte et K. Füllner (dir.), *Aufklärung und Skepsis. Internationaler Heine-Kongreß 1997 zum 200. Geburtstag*, Stuttgart und Weimar, J. B. Metzler, 1999, p. 47-56.
13. *Ibid.*, p. 101.
14. La Mettrie, *L'Homme-Machine*, *Œuvres philosophiques*, Paris, coda, 2004, p. 80. Certaines citations ont été corrigées par nos soins.
15. On peut aussi citer, entre autres prédécesseurs, le premier chapitre de la *Psychologia rationalis* de Wolff contenant une classification générale des systèmes fondée sur une série de dichotomies. Selon Wolff, le matérialiste est un philosophe qui croit à la matérialité de l'âme et professe un monisme physique. Voir J. Deprun, « Deux emplois du mot *matérialisme* : Christian Wolff et Jean-Jacques Rousseau », *Dix-huitième siècle*, 24 (1992), p. 11-15.
16. *L'Homme-Machine*, éd. cit, p. 43.

Quelques pages plus loin, La Mettrie examine les positions fondamentales des philosophes concernant l'origine de l'univers. Selon les tenants du spiritualisme, l'apparente finalité dans l'univers prouve sans conteste l'existence d'un Être suprême :

> La structure seule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, *une observation de Malpighi* prouve tout, et sans doute beaucoup mieux que *Descartes* et *Malebranche*, ou tout le reste ne prouve rien. Les déistes et les chrétiens mêmes devraient donc se contenter de faire observer que dans tout le règne animal les mêmes vues sont exécutées par une infinité de divers moyens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes armes pourrait-on terrasser les athées ? Il est vrai que si ma raison ne me trompe pas, l'homme et tout l'univers semblent avoir été destinés à cette unité de vues.
> Le soleil, l'air, l'eau, l'organisation, la forme des corps, tout est arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui présente fidèlement à l'imagination les objets qui y sont peints, suivant les lois qu'exige cette infinie variété de corps qui servent à la vision. Dans l'oreille nous trouvons partout une diversité frappante, sans que cette diverse fabrique de l'homme, des animaux, des oiseaux, des poissons, produise différents usages. Toutes les oreilles sont si mathématiquement faites qu'elles tendent également au seul et même but, qui est d'entendre. Le hasard, demande le déiste, serait-il donc assez grand géomètre pour varier ainsi à son gré les ouvrages dont on le suppose auteur, sans que tant de diversité pût l'empêcher d'atteindre la même fin[17].

Après le spiritualisme, chrétien ou déiste, La Mettrie donne la parole à l'athéisme, dont les arguments sont présentés d'emblée comme invincibles :

> Que répondre en effet à un homme qui dit : « Nous ne connaissons point la Nature. Des causes cachées dans son sein pourraient avoir tout produit. Voyez à votre tour le polype de Trembley ! Ne contient-il pas en soi les causes qui donnent lieu à sa régénération ? Quelle absurdité y aurait-il donc à penser qu'il est des causes physiques pour lesquelles tout a été fait, et auxquelles toute la chaîne de ce vaste univers est si nécessairement liée et assujettie que rien de ce qui arrive ne pouvait pas ne pas arriver, des causes dont l'ignorance absolument invincible nous a fait recourir à un dieu, qui n'est pas même un *être de raison*, suivant certains ? Ainsi détruire le hasard, ce n'est pas prouver l'existence d'un être suprême, puisqu'il peut y avoir autre chose qui ne serait ni hasard, ni dieu ; je veux dire la Nature, dont l'étude par conséquent ne peut faire que des incrédules, comme le prouve la façon de penser de tous ses plus heureux scrutateurs[18]. »

La Mettrie se sert du terme matérialiste pour désigner ceux qui préconisent une âme matérielle, et qualifie de spiritualistes les philosophes qui croient à l'immortalité de l'âme et à la création de l'univers ; ceux qui, en revanche, rejettent l'idée de création divine sont appelés athées. La raison en est donnée dans le dernier chapitre de l'*Abrégé des systèmes* (1751). La Mettrie

17. *Ibid.*, p. 66-67. Les mots en italique sont des citations empruntées aux *Pensées philosophiques* de Diderot (XVIII).
18. *Ibid.*, p. 68.

y explique que certains philosophes ont cru l'âme immortelle, d'autres pas : on peut donc être matérialiste sans embrasser l'athéisme, même si La Mettrie juge qu'il s'agit là d'une contradiction « révoltante[19] ». Au même moment, le *Dictionnaire de Trévoux* dénonce le danger du matérialisme en le rapprochant de l'athéisme… et du déisme, entendu comme rejet de la religion :

> Le matérialisme est un pur athéisme, ou pour le moins un pur déisme ; car si l'âme n'est point esprit, elle meurt aussi bien que le corps ; et si l'âme meurt, il n'y a plus de religion. M. Locke disputait pour le matérialisme[20].

Jusqu'au milieu du siècle, l'athéisme apparaît plus radical que le matérialisme. À la veille de la Révolution, le scientifique et théologien Joseph Priestley développa un système matérialiste qu'il prétend réconcilier avec les vraies doctrines chrétiennes, corrompues, selon lui, par l'Église catholique[21]. L'homme, écrit-il,

> n'est rien d'autre que ce que nous voyons maintenant. Son être commence au moment de sa conception, ou peut-être avant. Les facultés corporelles et mentales, qui appartiennent à la même substance, développent, mûrissent et déclinent ensemble, et quand le système sera dissous, il continuera dans cet état, jusqu'à ce qu'il plaise à l'être tout-puissant qui l'a créé de lui rendre la vie[22].

Quoi qu'on disent Marx[23] et Heine, et bien que La Mettrie ait voulu rattacher sa philosophie à celle de Descartes, *L'Homme-Machine* ne doit en réalité rien à Descartes. Ann Thomson a bien montré que la thèse – ou plutôt la métaphore – de l'homme machine ne peut pas être comprise dans un sens strictement mécaniste suivant lequel l'homme serait une machine physique, un automate sans liberté. Sous la plume de La Mettrie, elle signifie plus vaguement « que l'homme, comme l'animal, peut être complètement expliqué uniquement par la matière en mouvement, et donc par des lois mécaniques[24] ». La filiation entre Descartes et le matérialisme postulée par Marx et Heine n'est toutefois pas sans fondement. Voltaire a bien montré que ses principes physiques ont conduit certains de ses disciples sur le chemin de l'athéisme :

---

19. *Œuvres philosophiques*, éd. cit., p. 187.
20. Supplément à l'édition de 1752. Même idée dans l'article *Matérialistes* de l'*Encyclopédie* : « L'ancienne Église appelait *matérialistes* ceux qui, prévenus par la philosophie qu'il ne se fait rien de rien, recouraient à une matière éternelle sur laquelle Dieu avait travaillé, au lieu de s'en tenir au système de la création, qui n'admet que Dieu seul, comme cause unique de l'existence de toutes choses. […] On donne encore aujourd'hui le nom de *matérialistes* à ceux qui soutiennent ou que l'âme de l'homme est matière, ou que la matière est éternelle, et qu'elle est Dieu ; ou que Dieu n'est qu'une âme universelle répandue dans la matière, qui la meut et la dispose, soit pour produire les êtres, soit pour former les divers arrangements que nous voyons dans l'univers. »
21. Voir A. Thompson, « Matérialisme et mortalisme », M. Benítez, A. McKenna, G. Paganini et J. Salem (dir.), *Materia actuosa. Antiquité, Âge classique, Lumières. Mélanges en l'honneur d'Olivier Bloch*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 409-414.
22. *Disquisitions Relating to Matter and Spirit* (1777). Cité par A. Thomson, art. cit., p. 413.
23. « Il utilise jusque dans le détail la physique de Descartes. Son *Homme-Machine* est calqué sur l'*animal-machine* de Descartes. » (*La Sainte Famille*, éd. cit., p. 157). Il suffisait cependant d'ouvrir le livre pour s'apercevoir que rien n'est plus faux.
24. A. Thomson, « L'Homme-Machine, mythe ou métaphore ? », *Dix-huitième siècle*, 20 (1988), p. 368.

> Dès qu'on s'est persuadé avec Descartes qu'il est impossible que le monde soit fini, que le mouvement est toujours dans la même quantité ; dès qu'on ose dire, Donnez-moi du mouvement et de la matière, et je vais faire un monde ; alors il le faut avouer, ces idées semblent exclure, par des conséquences trop justes, l'idée d'un être seul infini, seul auteur du mouvement, seul auteur de l'organisation des substances[25].

On se rappelle le fameux reproche adressé par Pascal à la philosophie cartésienne :

> Je ne puis pardonner à Descartes ; il aurait bien voulu, dans toute sa philosophie, se pouvoir passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude, pour mettre le monde en mouvement ; après cela, il n'a plus que faire de Dieu[26].

Malgré les insinuations de La Mettrie, Descartes n'était pas un cryptomatérialiste athée ; Marx alla trop vite en besogne quand il détacha la physique de Descartes de sa philosophie pour lui prêter en quelque sorte une vie autonome[27] : « Le matérialisme *cartésien* continue d'exister en France. Il enregistre ses grands succès dans la *physique mécanique*[28]. » C'est oublier tout simplement que la physique mécanique est devenue newtonienne au cours du XVIII^e^ siècle et que les quelques savants cartésiens qui résistaient encore à la science anglaise n'étaient pas plus matérialistes que leur maître. Ce n'est qu'à la toute fin du XVIII^e^ siècle que Laplace prononcera sa fameuse phrase devant Napoléon lui demandant où il logeait Dieu dans son système du monde : « Sire, je n'avais pas besoin de cette hypothèse. »

Méfions-nous donc des savantes constructions destinées à imposer un ordre classificatoire ou généalogique dans l'histoire de la pensée en général, et dans celle du matérialisme en particulier. N'en déplaise à Heine qui a corrigé en ce point son modèle[29], le matérialisme moderne est bien d'origine anglaise : Marx avait raison de lier sa naissance aux noms de Bacon, Hobbes et Locke. N'en déplaise à Marx, on ne peut, sans dénaturer la pensée de Descartes, passer de sa physique au matérialisme du XVIII^e^ siècle comme s'il s'agissait d'un courant indépendant initié par Descartes malgré lui. Obnubilé par l'illusion rétrospective, on en vient à considérer, de manière professorale, que le mécanisme cartésien « pèche aussi, et surtout, par défaut : timidement, il s'arrête devant la substance spirituelle, l'âme, qui reste en dehors du mécanisme universel[30] ». Heureusement que Descartes « ne s'y attarde pas », car

25. Voltaire, *Éléments de la philosophie de Newton,* éd. par R. L. Walters et W. H. Barber, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, p. 197.
26. Pascal, *Œuvres complètes*, éd. M. Le Guern, Paris, 1998, « Pléiade », t. I, p. 106. Le mot provient du *Mémoire concernant M. Pascal et sa famille* écrit par sa sœur, Marguerite Périer.
27. « Il avait complètement séparé sa *physique* de sa *métaphysique* » (*La Sainte Famille*, éd. cit., p. 152).
28. *La Sainte Famille*, éd. cit., p. 152.
29. Suivant l'historien de la philosophie W. G. Tennemann dont Heine s'est inspiré en partie, le père de la nouvelle philosophie n'est pas Descartes mais Bacon. Voir notre étude citée plus haut, p. 47.
30. M. Barjonet-Hureaux, préface à Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Éditions sociales, 1974, p. 32.

« il a le sentiment des obscurités de sa métaphysique[31] ». Qu'est-ce qui l'empêchait alors d'*aller plus loin* et de « rejeter cette métaphysique » dans laquelle il était encore empêtré ? Conformément à la vulgate marxiste, les *insuffisances* du cartésianisme sont expliquées par les conditions historiques qui l'ont vu naître : les « limites de l'œuvre de Descartes sont essentiellement celles de la classe dont il a, comme disait Maurice Thorez, incarné "les ambitions et les audaces intellectuelles"[32]. » Descartes fut un « pionnier », il a « montré un but nouveau et […] s'est mis en route pour l'atteindre[33] ».

Rien n'est plus réducteur que cette téléologie naïve, d'inspiration hegelienne[34]. Au lieu de réduire le matérialisme de l'âge classique à une simple étape sur un chemin qui mène à un dépassement ultérieur pris comme cadre référentiel – le matérialisme dialectique et historique en l'occurrence – il vaut peut-être mieux y cerner un domaine d'investigation propre, une méthode et des problématisations originelles.

II

Une bonne partie de la pensée hétérodoxe avant 1740 est caractérisée par un rejet non pas de Dieu mais de la philosophie de l'École, du dogme chrétien et, plus généralement, du recours au surnaturel. Si la vision dominante est effectivement une conception mécanique du réel, le mécanisme de l'âge classique n'est pas, sauf chez Hobbes, d'obédience matérialiste, bien au contraire. À la fin du XVII^e^ siècle, la science mécanique reçoit sa forme définitive dans le système de Newton que Voltaire, au siècle suivant, se charge de propager sur le continent. Le système, ou plutôt la *philosophie* de Newton contient, selon lui, une démonstration quasi irréfutable de l'existence d'un Être suprême en ce qu'elle a réintroduit le finalisme que Descartes avait chassé de sa physique[35] :

> Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent ; et, comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et Newton le démontre aux sages[36].

Voltaire sait gré à Newton d'avoir rétabli la finalité dans la nature, d'avoir redonné sens à Dieu.

---

31. *Ibid.*, p. 34-35.
32. *Ibid.*, p. 35-36.
33. *Ibid.*, p. 36.
34. On sait que, selon Hegel, toute philosophie contient en elle, à titre de moments subordonnés, les principes des philosophies précédentes, et que, par voie de conséquence, la philosophie la plus récente représente un degré supérieur dans l'histoire de la philosophie. Voir par ex. son *Introduction* aux *Leçons sur l'histoire de la philosophie* (A 3c).
35. Voir *Principes de la philosophie*, I, 28 : « Nous ne nous arrêterons pas aussi à examiner les fins que Dieu s'est proposées en créant le monde, et nous rejetterons entièrement de notre philosophie la recherche des causes finales. »
36. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, éd. par C. Mervaud, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 391 (article *Athée, athéisme*).

L'adhésion inconditionnelle de Voltaire au Dieu de Newton ne l'empêchait pas de propager, au même moment, des thèses ouvertement matérialistes. Pour se défendre contre toute accusation d'hérésie, Newton avait formellement récusé l'hypothèse selon laquelle l'attraction était une qualité inhérente ou essentielle à la matière. Quand Voltaire prête la parole à Newton dans les *Lettres philosophiques* (1734), celui-ci déclare en revanche :

> J'ai découvert une nouvelle propriété de la matière, un des secrets du Créateur, j'en ai calculé, j'en ai démontré les effets : peut-on me chicaner sur le nom que je lui donne[37] ?

L'intention première de Voltaire est sans doute de désarmer l'objection des lecteurs cartésiens en montrant qu'une cause cachée n'est pas forcément une qualité occulte ; mais l'affirmation que l'attraction est une qualité inhérente à la matière risque de mettre en cause les bases mêmes de la science mécaniste. Voltaire s'en tire avec une pirouette : tout est possible à Dieu, même d'organiser l'action à distance.

Rien ne serait plus faux que de soupçonner Voltaire de cacher son jeu. La « pirouette » en question n'est pas un pis-aller déiste mais un argument hérité directement de Locke. Avant de rompre une lance en faveur de l'univers-horloge newtonien, Voltaire a rejeté, en termes à peine voilés, la notion d'âme spirituelle et immortelle, citant avec éloge la fameuse hypothèse de la *thinking matter* de Locke :

> Il vient enfin à considérer l'étendue ou plutôt le néant des connaissances humaines. C'est dans ce chapitre qu'il ose avancer modestement ces paroles : « Nous ne serons jamais peut-être capables de connaître si un être purement matériel pense ou non[38]. »

Jusqu'à la fin de sa vie, Voltaire n'en démordra pas : l'univers-horloge suppose un Dieu horloger mais l'âme spirituelle est une chimère.

Le cas de Voltaire démontre clairement que l'orientation matérialiste de l'âge classique n'est pas aussi homogène qu'Engels l'a dit. Dira-t-on avec Franck Salaün que le « matérialisme » n'existe pas ? Le terme, concède-t-il, est peut-être mauvais, sans être arbitraire pour autant :

> Il y a bien une tradition matérialiste, plusieurs même, puisque, à côté des textes philosophiques, on peut prendre en compte les textes médicaux et même littéraires, voire les pratiques médicales, commerciales, techniques, etc[39].

Le matérialisme de l'âge classique tire aussi son origine de l'hermétisme professé par Giordano Bruno, qui enseignait un cosmos infini, ou de Tommaso Campanella qui croyait que toute matière est capable de sentir et consciente jusqu'à un certain point, anticipant sur la sensibilité universelle de la matière

37. Voltaire, *Mélanges*, éd. J. van den Heuvel, Paris, Gallimard, 1963, « Pléiade », p. 66.
38. *Ibid.*, p. 39.
39. F. Salaün, *L'Ordre des mœurs. Essai sur la place du matérialisme dans la société française du XVIII^e siècle (1734-1784)*, Paris, Kimé, 1996, p. 63.

préconisée par Diderot. S'il est sans doute exagéré de compter Voltaire parmi les matérialistes au même titre que La Mettrie ou d'Holbach, qu'il n'a par ailleurs cessé de combattre, il est évident que ce qui l'en sépare, sur le plan des idées, est mince. Les matérialistes ne procèdent pas de la même manière que le « philosophe ignorant » : Voltaire leur reproche d'imaginer des hypothèses invérifiables et d'abandonner le terrain sûr des faits en faveur de synthèses qui ne sont pas fondées sur des analyses critiques. Dans les *Dialogues entre Lucrèce et Posidonius* (1756), Posidonius-Voltaire accorde à Lucrèce que la matière est éternelle mais

> il ne s'ensuit point du tout qu'elle puisse former des ouvrages dans lesquels éclatent tant de sublimes desseins. […] Il faudrait avoir vu naître des hommes et des animaux du sein de la terre, et des blés sans germe, etc., etc., pour oser affirmer que la matière toute seule se donne de telles formes ; personne, que je sache, n'a vu cette opération : personne ne doit donc y croire[40].

Aux yeux de Voltaire, le matérialisme athée promet plus qu'il ne peut établir. Tant que l'apparente finalité dans la nature n'a pas été réfutée de manière décisive, le rejet dogmatique des causes finales pose plus de problèmes qu'il n'en résout :

> Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour ; mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour digérer. Qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus probable[41] ?

Voltaire, lui, a fait son choix : « Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés ; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités[42]. »

Le gant est jeté aux matérialistes athées : qu'ils prouvent, ou qu'ils démontrent comme hautement probable, qu'il n'y a pas de causes finales et que l'ordre de l'univers est le fait du hasard, et Voltaire se proclamera matérialiste.

Quinze ans plus tard, La Mettrie relève le défi. À ses yeux, Voltaire est d'ailleurs dans le camp de la « saine et raisonnable philosophie[43] », car il rejette, à l'instar de Locke, l'existence de l'âme spirituelle. Mais le matérialisme de Voltaire s'arrête devant l'ordre et la finalité du monde : Dieu y garde son rôle de géomètre et d'artisan qui compose et ordonne les choses. La Mettrie, quant à lui, s'en prend à l'idée même de Dieu, il propage sans vergogne l'athéisme comme plus tard d'Holbach et Sade (qui n'est que rarement cité dans les histoires du matérialisme, Dieu sait pourquoi).

---

40. Voltaire, *Mélanges*, éd. cit., p. 318-319.
41. Voltaire, « Traité de métaphysique (1734-38) », dans *Mélanges*, éd. cit., p. 168.
42. *Ibid.*, p. 170.
43. *Traité de l'âme*, chap. XIV (éd. cit., p. 147). Le § V de l'*Abrégé des systèmes* consacré à Locke n'est d'ailleurs qu'un résumé commenté de la *Lettre* de Voltaire.

La caractéristique principale du « matérialisme radical » de La Mettrie[44] est une critique sans concession de la Création et des causes finales. Alors que pour le déiste l'ordre de l'univers ne saurait relever du hasard mais témoigne de l'existence d'un principe ordonnateur, l'athée récuse la croyance en Dieu et la perspective téléologique : à l'instar des « épicuriens anciens et modernes », La Mettrie tient que « l'œil ne voit que par ce qu'il se trouve organisé et placé comme il l'est[45] ». Au milieu du siècle, l'auteur de *L'Homme-Machine* a encore essentiellement recours à Lucrèce pour expliquer l'origine de la vie et la formation des êtres vivants[46] : plus un être est complexe, plus la matière a dû réaliser un grand nombre de combinaisons défectueuses avant de parvenir à des organismes doués de stabilité. Un an plus tard, Diderot enfonce le clou dans la *Lettre sur les aveugles* en congédiant l'illusion finaliste au profit du hasard créateur : le hasard pouvait avoir été à l'origine d'un très grand nombre d'organismes, et seuls les organismes possédant un certain degré d'adaptation à leur environnement particulier auraient survécu pour se reproduire. À l'instar de La Mettrie, Diderot refuse de régler sa pensée sur la détermination mécaniste de l'ordre horloger :

> Imaginez donc, si vous voulez, que l'ordre qui vous frappe a toujours subsisté ; mais laissez-moi croire qu'il n'en est rien ; et que, si nous remontions à la naissance des choses et des temps, et que nous sentissions la matière se mouvoir et le chaos se débrouiller, nous rencontrerions une multitude d'êtres informes, pour quelques êtres bien organisés[47].

L'aveugle Saunderson, à qui Diderot prête ici sa voix, n'est point impressionné par le « spectacle de la nature » cher aux partisans du finalisme comme l'abbé Pluche auquel La Mettrie a réservé sa première flèche dans *L'Homme-Machine*[48]. Or l'affirmation, sans ambages, du matérialisme athée a conduit l'un de son asile hollandais dans l'exil prussien, où il mourra trois ans plus tard, et l'autre en prison au donjon du château de Vincennes.

Mis à part le cas du curé Meslier et peut-être de quelques auteurs clandestins[49], le matérialisme n'est devenu athée qu'au milieu du XVIII^e^ siècle, notamment dans l'œuvre de Diderot et La Mettrie. Ce dernier est mort avant d'avoir pu affiner sa pensée[50]. Quant à Diderot, sa philosophie matérialiste s'est rapidement orientée vers la conception d'un univers en perpétuelle mutation qui est à mille lieues de la mécanique newtonienne. Des *Pensées sur l'interprétation de la nature* aux *Éléments de physiologie*, le philosophe le plus moderne de tout le XVIII^e^ siècle répète l'idée que la diversité des êtres vivants

44. C'est le titre de l'ouvrage de C. Morilhat consacré à La Mettrie : *La Mettrie, un matérialisme radical*, Paris, PUF, 1997.
45. *L'Homme-Machine*, éd. cit., p. 69.
46. Voir J. Roger, *op. cit.*, p. 492-494.
47. Dans Diderot, *Œuvres complètes*, éd. DPV, Paris, Hermann, 1975, t. IV, p. 50.
48. Voir éd. cit., p. 44-45.
49. On citera par exemple la *Parité de la vie et de la mort* analysée par O. Bloch (Paris, Universitas, 1993).
50. Le début du *Système* d'Épicure (1751) montre tout ce que La Mettrie a pu tirer de la *Lettre sur les aveugles*. Voir *Œuvres philosophiques*, éd. cit., p. 236-237.

est le résultat d'une évolution qui procède par complexification : ne peut-on pas supposer, lit-on dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, que

> l'animalité avait de toute éternité ses éléments particuliers, épars et confondus dans la masse de la matière ; qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir, parce qu'il était possible que cela se fît ; que l'embryon formé de ces éléments a passé par une infinité d'organisations, et de développements[51] ?

La question passe au statut de quasi-certitude vingt ans plus tard :

> La nature n'a fait qu'un très petit nombre d'êtres qu'elle a variés à l'infini, peut-être qu'un seul par la combinaison, mixtion, dissolution duquel tous les autres ont été formés[52].

Le Rêve de d'Alembert dévoile un univers incommensurable dans l'espace et dans le temps, un immense océan de matière qui ne comporte ni objets ni individus :

> Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre… Donc rien n'est de l'essence d'un être particulier… Non sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant… Et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusivement à un autre[53]…

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage pour montrer qu'en renonçant à l'ordre stable et au découpage d'unités élémentaires qui caractérisent le modèle newtonien de l'âge classique, le matérialisme de Diderot ne peut en aucun cas être appelé mécaniste. Celui de d'Holbach non plus d'ailleurs, car les relations entre les corps sont décrites en termes d'affinités et d'analogie, et non d'impulsion, de choc ou d'attraction :

> La communication du mouvement ou le passage de l'action d'un corps dans un autre se fait encore suivant des lois certaines et nécessaires ; chaque être ne peut communiquer du mouvement qu'en raison des rapports de la ressemblance, de la conformité, de l'analogie, ou des points de contact qu'il a avec d'autres êtres[54].

Ce rapide et incomplet tour d'horizon[55] semble infliger un démenti aux affirmations de Marx et de Engels selon lesquelles le matérialisme de l'âge classique, d'inspiration cartésienne, est devenu étroitement mécaniste à la suite de Hobbes. On sait depuis les recherches d'Olivier Bloch que l'analyse de l'histoire du matérialisme proposée dans *La Sainte Famille* est pour l'essentiel puisée dans le *Manuel de philosophie moderne* de Charles Renouvier publié en 1842[56]. L'auteur, qu'on ne peut soupçonner de sympathie pour le matéria-

51. Dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. IX, p. 95.
52. Éléments de physiologie, dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. XVII, p. 295.
53. Dans *Œuvres complètes*, éd. cit., t. XVII, p. 138.
54. D'Holbach, *Système de la nature*, Paris, Fayard, 1990, t. I, p. 51.
55. Nous avons laissé de côté les questions de la liberté, de la morale, de l'éducation, etc.
56. O. Bloch, « Marx, Renouvier et l'histoire du matérialisme », *Matière à histoires*, Paris, Vrin, 1997, p. 384-441 ; publié pour la première fois dans *La Pensée*, 191, 1977, p. 3-42.

lisme, n'affirme nulle part cette étroitesse diagnostiquée par Marx et Engels. Renouvier perçoit, comme Heine avant lui, dans la physique cartésienne la base de « l'école mécanique[57] » du matérialisme dont la naissance est liée au médecin Leroy[58]. Renouvier commet l'erreur de ranger La Mettrie comme la « coryphée des matérialistes » de cette école[59], alors qu'il aurait été plus judicieux de citer le curé Meslier et quelques autres traités clandestins, mais Renouvier ne les connaissait pas. Il distingue clairement entre la physique cartésienne, qui a fondé le mécanisme de l'âge classique, et le matérialisme du XVIII^e^ siècle « sorti de la doctrine de Descartes[60] ». Ce distinguo s'efface chez Marx dans un raccourci saisissant : « Le matérialisme *cartésien* continue d'exister en France. Il enregistre ses grands succès dans la *physique mécanique*[61]. » Réduire le matérialisme du XVIII^e^ siècle à un succédané de la physique cartésienne croisée avec le matérialisme *misanthrope* de Hobbes[62] témoigne d'une méconnaissance profonde des auteurs[63]. Mais quand on lit que

> ce qui *distingue* le matérialisme *français* et le matérialisme *anglais*, c'est la différence des deux nationalités. Les Français ont doté le matérialisme anglais d'esprit, de chair et de sang, d'éloquence. Ils lui confèrent le tempérament qui lui manquait et la grâce. Ils le *civilisent*[64],

on peut légitimement se demander si Marx ne s'était pas inspiré des divagations de Heine sur le sensualisme des uns et le spiritualisme des autres.

Tout se passe comme si Marx, pour se démarquer de ses prédécesseurs, avait construit de toutes pièces son concept du « matérialisme mécaniste ». L'historique du matérialisme emprunté à Renouvier ne repose sur aucune étude sérieuse, Marx était, au moment où il écrivait *La Sainte Famille*, un « néophyte » du matérialisme[65]. Mais il avait entrevu par où péchait, selon lui, le matérialisme du XVIII^e^ siècle. Il suffit d'ouvrir les *Thèses sur Feuerbach*, rédigées quelques semaines seulement après *La Sainte Famille*. On y lit que son principal défaut

57. *Manuel*, p. 342. Cité chez O. Bloch, *op. cit.*, p. 396.
58. « Leroy fut le premier des matérialistes modernes, c'est-à-dire le premier qui déduisit sa doctrine de celle de Descartes, et nous verrons qu'il ne demeura pas sans école. Descartes fut donc obligé de désavouer celui qu'il avait jusque-là regardé comme son meilleur élève et comme son ami. » (*Manuel*, p. 233). Cité chez O. Bloch, *op. cit.*, p. 397, n. 32.
59. Voir *Manuel*, p. 343, et O. Bloch, *op. cit.*, p. 398, n. 33.
60. Voir *Manuel*, p. 343, et O. Bloch, *op. cit.*, p. 398, n. 33.
61. *La Sainte Famille*, *op. cit.*, p. 152.
62. Avec Hobbes, écrit Marx, « le monde sensible perd son charme original et devient le sensible abstrait du *géomètre*. Le mouvement *physique* est sacrifié au mouvement *mécanique* ou *mathématique* ; la géométrie est proclamée science principale. Le matérialisme se fait *misanthrope*. Pour pouvoir battre sur son propre terrain l'esprit *misanthrope* et *désincarné*, le matérialisme est forcé de mortifier lui-même sa chair et de se faire *ascète* » (*La Sainte Famille*, éd. cit., p. 155). Ce passage n'a aucun équivalent dans le *Manuel* de Renouvier.
63. Quand Marx écrit que La Mettrie « utilise jusque dans le détail la physique de Descartes. Son *Homme-Machine* est calqué sur l'*animal-machine* de Descartes. Dans le *Système de la nature* d'Holbach, la partie physique est également un amalgame des matérialistes anglais et français, tout comme la partie morale est fondée essentiellement sur la morale d'Helvétius » (*La Sainte Famille*, éd. cit., p. 156), il trahit son ignorance crasse des textes cités (et sa lecture trop rapide de Renouvier).
64. *La Sainte Famille*, éd. cit., p. 156.
65. Voir O. Bloch, *op. cit.*, p. 434.

> est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont considérés qu'en tant qu'objet ou conception, mais non en tant qu'activité humaine, en tant que pratique[66].

Le matérialisme de l'âge classique était trop *mécanique* pour se préoccuper de la transformation du monde, il est en fin de compte l'émanation de l'utilitarisme bourgeois. On peut se demander si Heine, en fin de compte, n'a pas mieux compris le matérialisme français du XVIII^e^ siècle lorsqu'il a reconnu dans ses principes un compagnon de la révolution politique qu'il appelait de ses vœux pour l'Allemagne[67].

Gerhardt STENGER
Université de Nantes

66. Cité dans F. Engels, *Ludwig Feuerbach*, éd. cit., p. 141.
67. Voir *op. cit.*, p. 117.